# LAS PIMPANÉLOS.

# LAS PIMPANÉLOS

PAR

**LUCIEN MENGAUD.**



TOULOUSE,
TYPOGRAPHIE BERTRAND ET A. DIEULAFOY,
Rue Montardy, 26.

1841.

# PRÉFACE.

# Au Lecteur.

A un livre d'aujourd'hui, grand ou petit, il faut une préface : œuvres d'histoire ou de philosophie, traités de science ou d'industrie, tableaux de mœurs, refrains joyeux et heures de prières ne se débitent pas autrement. — C'est la mode

D'ordinaire, c'est pour la préface qu'on achète le livre ; qui aurait donc la patience de lire un volume tout entier pour savoir ce qu'il renferme ? la préface n'est-elle pas là pour vous dire tout ce qu'il contient, et souvent même tout ce qu'il devrait contenir ?

Car si la préface ressemble quelquefois à un ami qui vous détourne d'une peine inutile, souvent aussi elle est comme une maman qui veut marier sa fille ; comme un marchand qui veut renouveler son fonds de boutique ; comme une affiche à la porte d'un théâtre ; — tant pis pour qui s'y laisse prendre !

N'ayez pourtant pas de regrets, ami lecteur, pour cette fois, au moins, vous ne serez pas trompé.

Voici quelques fleurs de poésie entremêlées de paquerettes, ces jolies petites fleurs qui animent les pelouses au premier souffle du printemps ; celui qui les a cueillies ose à peine vous les offrir, et il lui faut, pour vous prier de les accepter avec indulgence, emprunter la parole d'autrui. Il craint de se montrer devant vous, et c'est par trop de modestie, je vous jure ; mais il sait que parler de soi-même est fort délicat, presque incivil, et voilà pourquoi je me trouve chargé de vous le faire connaître.

L'auteur des Pimpanélos vous demande merci : non pas parce qu'il n'a point de quartiers de de noblesse qui puissent servir de frontispice à son livre, il a pour excuse d'illustres précédents : Jasmin fait des papillotes, Daveau des toupets, Reboul des petits pains, et ces messieurs font aussi des vers.

Il vous demande grâce, non pas pour avoir employé sa langue maternelle à traduire ses émotions : pouvait-il essayer de chanter comme Homère ou Virgile, lui dont l'éducation s'est terminée dans l'école de son village? mais il tremble devant vous parce que toutes ses richesses poétiques sont contenues dans ces quelques feuillets ; comme si vous n'étiez pas disposés à lui tenir compte précisément de ce qui cause ses frayeurs !

Ce n'est pas un homme du jour, vous le voyez déjà, ce pauvre auteur des *Pimpanélos* ; il n'est à son aise qu'au fond de son atelier et devant ses vitrines, où brillent l'or et l'argent ; non pas qu'il sacrifie à Mammon, mais parce qu'il est bijoutier. Gai, spirituel avec ses intimes, il n'a jamais su avoir de l'esprit, il n'a jamais su dire ses vers en face d'une figure étrangère, et ce

n'est que pour s'être laissé tomber dans une sorte de piége qu'il se trouve obligé aujourd'hui de les imprimer. Il était bien loin, en effet, de songer à faire gémir la presse lorsque, à la sollicitation de ses amis, il envoya d'abord une épître à Jasmin, puis une ode à la société archéologique de Béziers. Le poète agenais fit bon accueil à l'épître; l'académie Bittéroise cita publiquement quelques strophes de l'ode; la presse méridionale répéta ses éloges en y ajoutant les siens.... MENGAUD s'était trahi; il était dévoilé. Sous peine de voir défigurer ses pensées et travestir ses paroles, il ne pouvait plus garder le silence.

En se servant de l'idiome toulousain, Mengaud semble avoir renoncé à être lu par les puissants du jour, ceux-là ont oublié leur origine; il s'adresse au peuple, qui redit encore

aux heures de la veillée les vieilles chansons et les récits animés des historiens des croisades. Peut-être aussi éveillera-t-il quelques sympathies parmi ceux qui se dévouent au culte du passé : notre langue d'Oc est encore, il faut le dire, à peu près telle qu'elle était aux XII^e et XIII^e siècles ; qui veut savoir lire dans les livres d'alors doit connaître le parler d'aujourd'hui. L'histoire du pays, ses alliances et tous ses titres de famille se trouvent dans les origines de sa langue ; à ses vieux mots celtiques viennent se mêler des mots latins, tudesques ou arabes, et à leur nombre respectif, on pourrait certainement mesurer la durée de la domination des Romains, des Goths et des Sarrazins sur nos belles contrées.

L'on crée des écoles pour déchiffrer des chartes antiques, l'on évoque de toutes parts

les nobles souvenirs des aïeux ; l'on recueille pieusement leurs saintes dépouilles, l'on montre avec vénération ce qu'ils nous ont laissé, et d'où vient donc que l'on veut faire mourir la vieille langue d'Oc?... Et de quelle main, grand Dieu! C'est dans le Midi que le premier coup devait lui être porté! ainsi l'avaient decrété quelques pédagogues imbéciles!

Tant d'humiliation étail-elle réservée à la langue harmonieuse des troubadours que l'Europe éclairée proclama les restaurateurs de la poésie et les maîtres, entre tous, dans l'art de bien dire!

Tant de mépris attendait-il la langue des Raymond de Saint-Gilles et des cent mille preux qui, sous leurs banières, conquirent la terre sainte!

Non, la langue d'Oc ne mourra pas; Dieu ne laissera pas s'accomplir le vœu sacrilége!

Mais j'oubliais que, pendant ma digression, mon auteur est en souffrance et que je ne vous l'ai encore montré que d'un côté.

L'homme, a-t-on dit, se peint dans son style: tout ce qu'il qu'il y a de modeste, de bon, de généreux dans l'auteur des *Pimpanélos* se reflète admirablement dans ses vers. C'est un enfant du peuple qui n'affecte point les airs d'un grand seigneur. Il s'incline devant les savants parce qu'il n'a pas la science; mais pour le cœur il ne le cède à personne. Trompé sur la terre, il en appelle à Dieu, et il aime les hommes quelque mal qu'ils lui aient fait; pour eux il veut le bonheur et la liberté; peut-on puiser des inspirations à des sources plus pures?

écoutez les conseils qu'il donne à un enfant qui commence à peine la vie :

Quand l'espouér es perdut, on détésto la bido :
Dins aquelis mouments on se souben de Dious.
Oh ! que l'home es ingrat ! s'es hurous le doublido,
Et non tourno bers el que dins las afflictious.

Aïmo-le toutjoun pla ; haïs l'ingratitudo ;
Nou troumpes pas jamaï ; bal maï estre troumpat :
Se trobos un amic, que ta soullicitudo
L'y probe à tout moumen que se taïmo es aïmat.

Adiou, paoure pitchou ; baï, tourno dins la prado,
Baï-t'en cuilli de flous, seguis le parpaillol ;
Laïsso plá l'en de tu touto tristo pensado,
Le temps bendra trop léou ount beïras tout en dol ! !

Ces strophes sont prises en quelque sorte au hasard. Lisez l'épître à Jasmin, l'ode sur le passage de la mer rouge, les fables surtout,

et vous trouverez partout la morale, les élans d'une âme élévée, les mouvements d'un cœur généreux, et toujours l'expression à la hauteur de la pensée.

Je m'arrête, car par une pente insensible j'arriverais à ressembler au marchand dont je vous parlais tout-à-l'heure, et qui vante précisément les articles dont il ne peut se défaire. Je ne suis pas dans ce cas, Dieu merci! Un mot encore, et le rôle que l'amitié m'a fait accepter est fini.

Je ne dois pas effeuiller le bouquet que vous tenez déjà dans la main; pourquoi vous en dirai-je toutes les fleurs? Je me reproche presque de vous en avoir fait remarquer quelques-unes. Elles sont fraîchement écloses; toutes belles à cause de leur simplicité, et suaves par la pureté

de leur parfum. Pour avoir été cueillies près de vous n'auraient-elles plus de mérite ? et parce qu'elles vous sont offertes par un compatriote n'auraient-elles plus de prix ?

Mengaud n'aspire point à s'asseoir à côté de Jasmin et auprès de Goudouli ; quelque place que vous lui assigniez parmi ses frères en poésie, il sera content et n'en appellera point de votre jugement.

Pourriez-vous après cette très humble déclaration le traiter avec rigueur ? — N'allez pourtant pas lui conseiller de faire encore des vers, ou chargez vous en même temps de lui faire ses préfaces. Je croyais la chose plus facile.

A. LÉVY.

# UN MOT A MOUS LECTOUS.

Oï; moun Dious! qu'abioï poou pel sort del paoure
libre
Que bous presenti oueï d'un aïre tout mouquet:
Quand un de mous amics me diguèc tu sios libre
De le garda chez tu dedins toun cabinet.
El abio pla rasou, més fasio pas moun counte;
Ieou boulioï l'imprima; soun testut, qui n'aou sap?
L'y diguéri labets, cal que ieou te racounte

Que trambli de frayou des pés dinquos al cap.
A moun petit libret me manquo uno prefaço
Qu'esplique à moun lectou ço que fa qu'eï gaousat
Beni l'y demanda la pus pichouno plaço
Dins l'hounourable reng d'aquelis qu'an rimat.
« Se te cal pas qu'aco, nou perdos pas couratgé :
« Me cargui de la fa, ne pos estre sigur ;
« Direï ço quas apres al founds de toun bilatge,
« Et te fareï counneissé à toun patient lectur. » »
Abets bist que ba faït, à tengut sa proumesso,
Mès ieou soun espaourit que soun trop d'amistat
N'aouje poussat trop len soun excès de tendresso,
Et que digon pertout : Levy l'a trop bantat.
Enfin, acos atal ; la prefaço es legido.
Aban de coumença me cal un bricounet
Bous dire qualqués mots que seran moun égido,
Tout en bous presentan moun moudéste bouquet.

# MA PREFAÇO.

Lectou que bos senti moun pé de pimpanélos ,
D'un aïre mespresous nou le rejétes pas ;
Se bos estre indulgent, me las arrousaras ,
Et peï las que bendran noun séran que plus bélos.

N'y a que petits bouquets dins un noubél parterro;
Le miou es noubelet, t'en apercebras pla :
Mes en le trabaillan, en boulegan la terro,
Y bendra forço flous se bos m'encouratjà.

Nou t'éy oufert aouéï que de pimpaneletos;
Al retour del printens espéri que beyren
Las rosos espeli sur lours berdos branquetos;
Més sabes pla qu'à tout cal un coumençomen.

*A Madoumaisèlo S***,*

ARTISTO.

**Fillo de moun amic, oh ! tu qu'és tant poulido,**
**Tu dount le dous regard, la taillo degourdido,**
**Nous gratillon le cor et nous embescon l'él,**
**Quand ta douceto ma, dirigean un pincél,**
**Espandis la coulou sur la telo encantado,**

On creïo que del cél esprés sios debalado,
Per beni retraça dins touto sa bertat
La bierjo, l'éfantet, le pastre, le souldat.
Tout naïs jouts tous ditous; rosos et pimpanélos
Espelissen sul cop frescos et naturélos.

S'as quitat per Paris nostre bél Lenguedoc,
S'es anado la bas per atusa le foc
D'aquel art tant sacrat que coulo dins tas benos,
Aoumens que toun esprit nou crengo pas las penos :
Trabaillo, parbendras; n'aben l'echantilloun
Que ba dits à notre él, et pla sigur qu'un joun
Chez nous aous tournaras d'un bél noum precedado,
De glorio et maï d'amour seras entournejado :
Labets, ple de bounhur, toun péro se dira:
Lucien mentissio pas quand disio : parbendra.

Adioü, Henriéto, adiou, fillo tant poulideto,
Porto-te toutjoun pla, demoro frescureto;

Permet qu'en finissen yeou te doune un abis :
Se bos que tous tabléous ajon bél coulouris ,
Et maï se bos pintra qualco bélo figuro ,
Imito pla la tiou , plairas , sios-ne siguro.

# LE PASSATGE

# DE LA MAR ROUJO,

## *Odo*

Courounado al councours de la Souciétat archéologiquo de Beziers.

Quid est tibi mare, quod fugisti?
Et tu Jordanis, quia conversus es retrorsum?

Oh! tu qu'és tres copts Sant, tu de qui la puissenço,
Compren l'éternitat et ço qu'es le néant;
Tu dount la boulountat a dounat l'existenço
A l'homme, à l'animal, tu que sios fort et grand,
De sul trone esclatant ount tant de glorio brillo,
Espandis toun regard sur la grando familla,
Acabo sous tourmens, aoutromen perira;
N'a de recours qu'en tu; escouto, ba prega.

« Grand Dious siogos pas sourd à la bouts que t'imploro,
« Faï cessa le màlhur que nous ten agaffats :
« Que de la libertat bejan luzi l'aouroro ,
« Et que leben enfin de frounts lountemps courbats;
« Quatre siècles passats sur la terro·estrangéro ,
« Trigousséren per tout la doulou , la miséro;
« Rand nos libres aouéy, beniren toun grand noum,
« Delibro nous Segnur del cruél Pharaoun. »

Atal un poble entié, lassat de tirannio ,
Elebabo la bouts bers le sejour sacrat.
Espéro pople Juif, ta doulento agounio
Finira; de toun Dious aco's la boulountat;
Prégo, souffris, atten , et beïras beni l'houro
Ount seras delibrat, prégo toutjoun et plouro ,
L'Eternel t'entendra , baï, sera pietadous :
Se punis les mechans, recoumpenço les bous.

Quin es l'homme de Dious que sur la terro passo ?
Juibes escoutats-le, car el es enbouyat
Per feni le malhur de touto bostro raço :
Es praco qu'el Segnur de l'aygo la salbat :
Preu gardo Pharaoun ! ta courouno trambolo,
Lę sang qu'as rependut et qu'encaro rajolo,
Un joun sera benjat : arruco-te tiran !
Moïso ba parla, les siècles l'aouziran.....

Aquel que d'un cop d'él fa bira las trumados,
Fa luzi le soulel, et quand bol l'escantis,
Aquel que d'un buffal pot desseca las prados,
Que met l'aïgo pe's rious ou be les estourris,
Diguéc à Pharaoun per la bouts de Moïso :
Tu daïssaras parti les Juibes à lour guiso,
Atal es móun desir, ou crento ma furou :
L'infamo reboultat gaousèc respoundre nou ! ! !

Commo un boulcan rousent dount la labo s'azoundo,
Calcino en debalan ço que trobo en cami,
Atal les fléous de Dious seguéron à la roundo
Les hommes à bel tal qu'alors boulguéc puni;
L'aïgo benguéc de sang, les peïsses mourisquéron,
De la brullanto set les tourments arribéron.
Engraoulos et bigals begnion les rouzega,
Et n'abion pas d'endret per poude s'amaga.

La pesto terrasséc l'efan coumo la fillo,
Las bestios et las gens éron rounjats pel mal,
La grello sul païs en passan sa faoussillo,
Les metéc al moumen de lour darnié badal:
Las locustos le joun coumo de grandos belos
Curbission le soulel, mascabon las esteles,
Et penden qualque temps regnéc l'ouscuritat
Negro coumo l'infer et coumo le pecat.

Cedéros Pharaoun, aquelo neït tant soumbro,
Ount l'Anjo que passéc armat d'un glébo sant,
Dins cado oustal des tious immouléc penden l'oumbro,
Les fils prumiés nascuts ! Le tiou qu'aymabos tant
Y succoumbéc tabes, troubéres son cadabre
Sannous et massacrat per la lamo d'un sabre;
Tout sazit de terrou plourébos sur toun sort,
Diguéros partissets ! abios poou de la mort.

Marcho pople de Dious, fugis : la tirannio
S'esturmentis de poou; proufito del moumen,
Fugis ! baïten trouba ta noubélo patrio,
Emporto à Pharaoun sas urnos, soun argen.
Le barbaro tiran trefousis dins soun amo,
Ba tourna debéts tu per egourja, l'infamo !
Tas fennos, tous souldats; més léou s'arrestara :
Troubaras un endret que te proutejara.

Regardo dins le cél uno naouto coulouno,
Es negro dins le joun, luzento dins la néït,
Seguís-lo tout de siéc, l'étérnel te la douno
Per te guida tout dret ount la mar a soun lieït :
Marcho ! te bires pas, crengos pas que l'armado
Que galopo en hurlan per la rajo butado,
Posco te ratrapa....nou, nou, marcho en aban,
Le tems es arribat, tous malhurs finiran.

O puissenço del cél ! la mar s'es alandado,
En se durbin pel mieït a daïssat un cami ;
L'aïgo de tout coustat s'es troubado piéjado
Per uno boulountat que fa tout oubeï.
Tabes le flot brumous battio countro sa digo,
Se roullabo sus bords dins touto sa furio,
Sans poude s'azounda dins le rigol prigoun
Que l'on besio de lén coumo un soumbre baloun.

Passo, crentes pas res, as la mar qu'es duberto,
Marcharas à pé sec, car toun mestre ba bol :
Gayto, lébo le cap bers la bouto célésto,
Regardo la paret que s'ennaïro del sol :
Y fa joun pel trabéts, més elo es mestrejado,
Aco's l'esprit dibin que la ten ennaïrado
Dambe sa forto ma : bay passo, crengos pas,
L'aïgo qu'as de sul cap pot pas toumba, beïras.

Del latche Pharaoun las armos soun brisados,
Sous chars embernicats en milanto boussis;
Aourio boulgut passa seguit de sas puplados,
Més la mar se juntéc, et tout debenguéc lis.....
Tout fousquéc reboundut; soun bestial, soun armado,
Tout beguéc l'oundo amaro, et pas uno escouado
Nou tournéc al païs per anounça le sort
Que les abio butats, piloutats à la mort.

Passéros pople Juif, et toutos tas cohortos
Défileroun loung tems dins aquel loung counduit;
Més tabes se ton Dious t'abio dubert las portos
D'aquelo mar sans fi qu'abio tout engloutit,
Aco's qu'abios biscut quatre cent trento annados,
Toutjoun en repenti de tas faoutos passados :
Tous plours et tas doulous y fasquéron pietat,
Et peï jetec sur tu soun regard de bountat.

Anfin tu sios salbat, entouno de canticos,
Célébro dinnomen la glorio d'un tal joun :
Qu'un hymne monte al cél, et que tous cants mysticos
Beniscon à jamaï la grandou d'un tal noum :
Anen prosterno-te, met le cap dins le saple,
Toun Dious t'a derrancat d'un estat miseraple :
Coumo un parfum daourat que tous brillants councerts
S'escampillen per tout, rampliscon les deserts.

Te cantaréï, Segnur, tu dount la ma puissento
Et l'homme et les coursiés a pouscut englouti;
Tu qu'as durcit la mar et pourtat l'espoubento
Dins le camp enemic lebat per nous segui,
Ta dreto, Jeova, nous a moustrat s'es forto;
Ta dreto, Jeova, lour a tampat la porto
Qu'abios duberto exprès per nous daïssa passa,
Un soul de tous regards les a faïtis nega.

Ta forço, Jeova, n'a pas de coumparaplo;
Sios pus sant que digus, sios tarrible, sios bou,
Les hommes t'an aouzit, jamaï de poou semblaplo :
Toutis se soun calats, an tramblat de frayou.
Tu nous entroduiras sur la naouto mountagno,
Toutjoun al prép de tu seren de ta coumpagno,
Tu regnaras, grand Dious, quand tout sera passat,
Tu regnaras enfin penden l'éternitat.

# SOUNET

## *A Moussur D***, Medeci.*

Quant le grand rey Louis, al cap de soun armado,
Fasio trambla de poou qui l'abio picagnat,
On bezio fourmilla d'un é d'aoutre coustat
D'homes claoufits d'esprit, coumouls de renoummado.

Moliere en aquel temps d'uno den apuntado
Sarrabo tout caffart et le tenio gaffat;

Racino, Feneloun, Gui-Patin é Fermat,
Fasion brounzi lours noums dins la Franço estounado.

S'aques mestres soun morts! noun damoro qualqu'un,
Doun le rare sabe ten azuillat le lun;
Es daquelis, D...... Tabes quant la camardo,

Bol arrapa qualcus pel le reboundre al clot,
Armat de toun talan, atucos la gaillardo;
Salbos un malhurous et fas Caroun capot.

## *A Jasmin.*

Monsieur,

Vous avez offet à M. De ..... votre livre de poésies, dont chacun changerait le titre trop modeste, si ce titre n'était encore un trait de votre esprit aimable. C'est dans ce volume même que j'ai lu vos admirables vers. Votre génie sans la science vous a suffi pour les composer ; je me suis passé d'instruction pour les juger avec mon cœur. Bientôt, Monsieur, vos ouvrages ont été dans ma mémoire, et mon cerveau s'est mis tellement à fermenter, que j'ai été possédé du désir d'exprimer mon enthousiasme : de là la pièce de vers que je vous

envoie. Le vertige est allé plus loin : toujours sous la même impression, et ne cessant de parler de vous avec chaleur à des amis, je leur ai communiqué cette pièce ; ne se sont-ils pas avisés de me conseiller de la présenter au concours de Beziers. Je me suis laissé séduire, dominé que j'ai été par l'idée de vous rendre un hommage public. Je n'ai songé alors ni à l'obscurité de cet hommage, ni à mon imprudence de me mêler, moi, faible et inhabile, dans une pareille lutte. Le sort des combattants se décide dans ce moment ; je n'ai pas voulu attendre d'être meurtri par la chute pour vous adresser mes vers, si au-dessous du sujet. Je serais heureux d'apprendre de vous-même que vous n'y avez pas cherché l'œuvre d'un poète, mais que vous y avez reconnu les sentiments d'admiration que vous m'avez inspirés, quelque pâle qu'en soit l'expression.

# Epitro à Jasmin.

Per cranto sos pla rouns nou m'an faït estudia
Que le loup é l'agnel aprep le beaba.

Escouto-me, Jasmin, tant aïmable rimaïre,
Tu de qui le renoum fa brounzina le cap
Inspiro un bricounet, un paouré martelaïre,
Que cérquo qualque bers é n'en trobo pas cap.
Cependant le sujét le rouzégo, le limo;
El se grato le froun, s'escaraougno la pel;
Bouldro trouba mouyen d'espeli qualquo rimo;
Adujo, se te plaï, soun aganit cerbel.

Taleou que t'eï legit, eï sentit dins moun amo
Quicon de merbeillous qu'es bengut m'assailli.
Quin es le foc rouzen, quino tant bibo flamo
Animo toun esprit é le fa rejailli?
Faï-me couneïsse un paoü d'oun tiros tas pençados,
É coussy podes fa per tapla las rima;
Apéï quant m'aouras dit, saoureï coussi las prados
Soun claoufidos de flous sans las y semena.
M'an repetat souben, que jamaï dins ta classo,
T'abion pas enpaffat de grec ni de lati;
Digo-me coussi fas, car tout aco me passo;
Yei sousquat pla souben sans y poude beni.
Me respoundras beléou, qu'el roussignol dins l'aïre,
Sans abe res apres canto ta pla que bol;
Mais, estan pichounet, el entendio soun païre,
É nou canto jamaï que coumo un roussignol!
Défisi qui que sio de trouba dins le mounde,
Quant bouldrion me cita le famus Goudouli,
Qualcun que coumo tu pel cor nous courrespounde,
Quant dises ***Libertat***, ou be ***Me cal mouri!***

Eï sabourat souben las anciénos balados
Cantados, lountems'a, per nostres troubadours :
Oh que n'y a de doussou ! coumo soun ensucrados !
M'an toutjoun faït ploura quan plouron lours amours
Mais despéï qu'eï apres *les Soubenirs, l'Abuclo*,
Les nobles troubadours an perdut aouta leou ;
Demoron pla darré ! Lour bel talan s'acluco !
A tu jamaï digus nou poïra fa rampeou ;
Aquel que te legis sent un plazé suprémo ;
L'alucos coumo tu, quant toun cerbél fecoun
Féc naïsse le laourié, per fa le diademo
Que le pople moundi t'a plaçat sur le froun.
N'y a que beléou diran qu'uno lointaino bilo
Saoura pas te legi, pla mens t'aprecia :
Coussi dounc eï sapiut qu'Homéro, que Birgilo,
Éron dus grandis noums que l'on dioü rebera ?
Aïci les qu'an pouscut, an apres lour lengatge,
É le que les counpren, bous dits : admirats-lous !
Un joun dins tout païs les homes de tout atge
Apprendran toun parla per y cuilli tas flous.

Que Bourdéous fousquet fier! Coumo esclatet sa joyo,
Quant poussedec chez el l'home que Dious emboyo
Ranima le Gascou !
Baï, tout aquel païs jamaï pus nou doublido
Qu'a tu nostre patoues dioü sa noubélo bido,
Sa noubélo bigou.

Quant y sios arribat, toutis le doublidabon,
Le parlabon pas pus, afet l'abandounabon
Dins aquelo citat.
T'an bist, tan entendut, lour as parlat ta lengo ;
An legit, an aprés tas obros à la rengo,
É l'an rebiscoulat !

Et coussi dounc farion sans aquel dous lengatge,
Per pintra le bousquet, la planô le bilatge,
Le cant d'el roussignol ?
Per retraça las flous, les aouselets, las prados :
Le patoués ba millou per randré las pençados
É maï pel gargaillol.

Se qualcun me dits nou, n'aoujes poou que le crengo,
Monstraré toun trabal, legira, — pey que bengo
Cita res de tan bel !
S'el aymo la bertat, se dits pas de messourgos,
Dira coummo nous aoüs, qu'aquy soun pas de pourgos
Qu'es passat al curbel.

Tabes soun pla sigur qu'Agen recouneysento,
Glouriouso de toun noum, t'en pagara la rento
Dins le foun de soun cor :
Plançara toun pourtrait dins uno grando salo,
É grabara : JASMIN — sul malbre ou sul la dalo
Tout enlusentit d'or !

Enfin per acaba besi toun horoscopo :
Toun noum respoumpira dincos chez l'estrangé !!!
Pla de glorio,—d'haounous,—é le tems que galopo,
Unira dus grands noums, JASMIN é BERANGÉ !!!

Soun fourçat de fini, ma closco es estourrido,
Per millou te canta, me soun enraoumassat;
Podi pas may poulsa, ma forço es adalido,
Més me sentissi fier aro qu'ey acabat.

Se jamay cependan ma bigou se boulégo,
Tournarey debes tu sans crento de rebut;
Daignaras escouta ma trop raouquo boudégo,
Car ey fayt d'el millou per pla rampli moun but.

## A Jasmin.

Ay moun dious qu'es aco ! nou bezi qu'esteletos !
Ço que beni d'aouzi, m'a randut trop hurous !
Le plazé m'escantis, tant ço qu'esprobi es dous :
Me semblo qu'un angel me ten sur sas aletos,
É me fa trabersa de nuatges de flous.

Bas sabe tout de siéc d'oun ben ma grando joyo :
As dit à moun amic, quant t'a parlat de yeou,

Que mous bérses abion qualque paou de douçou.
Beoure quant on a set ; quant on a fam, la proyo,
Nou fa pas tant de be, te b'assiguri, nou...
Un élotge de tu, nou podi pas aou creze.....

De tu qu'és tout per you, de tu, tant admirat,
Counben qu'à cos trop fort, que n'y a per beni fat.
Nou, C.... m'a mentit... é l'espouér de te beze
Qu'es bengut me douna, digo me s'es bertat ?

*Al joube Felix D....*

Felix, aouéï per tu baou coumpousa uno fablo;
Sera escriouto en *rouman.* Aquelo lengo aymablo,
fillo des troubadours, d'amb'elo t'an bressat.
Nou la doublides pas, nou sioscos pas ingrat.
Quant pus tard te metran dins uno grando escolo,
Dins aques pensiounats ount tant d'esprit redolo,
T'aprendran tout, hormis ço qu'apélon *patoués.*
Aqui toutjoun sietat dessus un banc de boués,
Le grec et le lati, les tres-quarts de l'annado,

Te faran debremba la lengo qu'as poupado;
A tous moumens perduts pensos-y qualque cop,
E se nou cregnoy pas de t'en demanda trop,
Te pregarioï, paourot, d'aprene à la défendre
Countro de grands sabents que fan pietat d'entendre
Parla lour franciman. Péï bolen attaqua
Le *Gascou!* Més sans el saourion pas s'esprima!!!
Enfin, daïssen darré lour furou miserablo;
Escouto-me, Felix, te baou counta ma fablo.

# LE GRIL É LA LUSCRAMBO,

## Fablo.

8

**Un souér que l'on bezio de millouns d'esteletos,**
**Semenados pel cél coumo de beluguetos,**
**Un nuatge pla escur**
**Benguéc en s'esplandin jouts la bouto d'azur**
**Là treboula sul cop, é la luno argentado**
**Le resto de la néït damouréc amagado.**

Un gril tout desoulat,
Cercabo dins un prat
Le cami de sa tuto :
A trabéts milo flous
Traïnabo sas doulous,
Sans retrouba sa huto.
El abio decidat
De fa forço ribalos
É trop lén éro anat
Per fa tinda sas alos.
Enfin, dins le lointén bejéc quicon luzi;
S'approuchéc douçomen en fasen tristo mino,
Troubéc un pichou berp qu'abio un lun sur l'esquino,
E le preguéc atal d'esclaïra soun cami :
— Aoujos piétat de ieou, reïno de las luscrambos;
Eï perdut moun sentié, soun miéït mort sur mas cambos.
Guido-me, se te plaï, per retrouba moun traouc;
É se tu bos, dins paouc
M'aouras counduit dins ma demoro :

Le chagrin me deboro,
Digo-me dounc : *y baouc.*

— La luscrambo, sul cop, d'ambe un aïre couléro,
L'y diguéc : paoure gril, quoique sioscoï pas fiéro,
Te trobi fort hardit :
Toun aïre espelferit
Te douno pas le dret d'uno talo licenço :
Baï-t'en, biél negrillou, fugis de ma présenço,
Ou be de mous raïouns ieou te baouc abucla,
É tacho un aoutre cop de millou t'adressa.

É nostre paoure gril d'ambe soun alo basso,
Per y passa la néït cerquéc uno autro plaço.

Le lendouma maïty le tems s'éro esclaïrit ;
Le soulel se lebéc pus rous é pus poulit :

Fasquéc luzi per tout las goutos de rousado
Coumo de diamans escampats per la prado.
Alabets nostre gril, qu'éro dejouts un tap,
Quand bejéc le soulél tournéc leba le cap,

Brandisquéc sas aletos
E las fasquéc criqua,
Cantéc sas amouretos
Aban de s'en ana :
É péï bers soun traouquet
El se randéc de suito;
Anguéc, traquet, traquet,
Per regagna soun gito.
Tout en caminan,
En saoutillan;
Trabersêc uno routo;

Entendéc uno bouts que l'y diguéc : — Escouto;
Arribo, poulit gril, arresto-te un moumen,
Mostro-te pietadous, soulatjo moun tourmen!
— Qui sios-tu, que me bos? —Ah! soun desesperado;
Tiro-me de dount soun, ou baouc estre esclafado.

— Ah ça ! diguéc le gril, es tu que hier al souér
Per toun brutal refus m'enlebéros l'espouér ?
Pares qu'és pas tant fiéro !
Qu'as faït de ta lumiéro ?
As l'aïre pla mouquet !
Pensos qu'aourioï le dret
De te randre le mal que hier tu me fasquéros ;
Te preguébi en plouran, é tu me refuséros.
Més soun pas rancunous ;
Me trobi fort hurous
De poude t'éstre utile ;
Quand on bol, es facile
De soulatja las gens ! — Aco dit, nostre gril
L'ajudéc à rampa dessus un camp de mil.
— Escouto, l'y diguéc, quand la bejéc salbado,
Aban de te quitta per regagna ma prado,
Te baouc douna un counsel que te caldra garda ;
Met-le pla dins toun cap per noun pas l'oublida :
Quand la néït tournara,quand tout sera dins l'oumbro
Tu brillaras labets d'amb'un noubél esclat ;

Aoujos toutjoun present ço que t'es arribat.
Se qualque malhuroux, pendent uno néït soumbro,
Demando toun secours, presento l'y ta ma;
Per tu ne fara aoutant beléou le lendouma !
Tant bélo pousitiou toutjoun n'es pas siguro,
Ne cal pas éstre fiér, car es rare se duro.
Per un proubérbe ancien en partin finiré :
— *Me prusi, grato-me, péï ieou te grataré.*

# Le Parpaillol.

Dins un pradél tout mirgaillat de flous,
Un parpaillol soulet boulatejabo :
Enfadourlit de sas bélos coulous,
Sur cap de flou moussu nou se paousabo ;
— Boli caousi, ça disio le farot ;
Me cal parfum à douços alenados,
Ieou soun poulit ; mas alos desplegados

Diben charma, podi rufi le pot :
Del pounpoun d'or la coulou tant gaoujouso
Nou m'amistouso ;
Dins le pradél
La pimpanélo,
Tant que sio bélo,
L'y cluqui l'él.
La balzamino,
Ni l'eglantino,
Ni le lilas,
Roso poulido,
Paouc esplandido,
M'agradon pas.
Margarideto,
Flou poulideto,
De ma fabou,
N'as pas l'auonou,
Nou.

— Atal parpailloulet d'ambe sas alos folos,
Sas faribolos,

Fasio milo detours,
Milo countours;
E d'un toun mespresaïre,
Nostre fringaïre,
Tout en se balançan
E s'ennayran,
Disio que la lumièro
Qu'esclaïro la terro entièro,
N'éro pas qu'un calel
Al prép d'el.

— Un aoutre parpaillol en le regardan fayre,
L'y diguéc douçomen : — Escouto-me, moun frayre,
Caousisses trop loung tems, t'arribara malhur;
Ta parpaillolo pound, aco's un mestié dur,
Porto-l'y de parfum, car es dins la souffrenço.
— De que t'abisos-tu ? respound ambe insoulenço
Nostre fier muscadin, regardo tous affas,
A ço que boli fa nou metos pas le nas;

Ma parpaillolo pound, ébe se pound que poundo ;
Ne soun dejà pla las, desiri d'en cambia;
Superbe coumo soun, on ne pot pas manqua ;
Me cal ma libertat, qu'un aoutre se counfoundo ,
Per se rendre amistous,
E doucerous ,
Yeou boli que las bélos,
Bengon me cajoula,
E me poutouneja,
E seréy parpaillol de toutos las femélos.

En fenin de parla recoumenséc soun bol ,
coumo un pirol.
Mountéc rapidomen dinquos sus las branquetos
D'un acacia flourit que bourdabo le prat,
Més en boulatejan s'esquisséc las aletos;
De l'arbre puntillous toumbéc dins le balat :
Aqui, y abio d'ourtics, de cardous é d'absinto;

Se piquéc,
S'escourgéc,
Se desenfarinéc,
Cruchit, mieyt mort de poou que qualquo poulo-pinto
N'y metesso le béc.
Se l'abiots entendut
Coussi cambiéc de gamo !
El se creguéc perdut,
Aou juri sur moun amo.
— Parpaillol, ça cridéc,
O parpaillol, moun frayre !
Béni pla bitomen
Bese moun pessomen,
Car se tu tardos gayre,
Baouc abala le pouls,
E léou coumo moun payre
Fumaré de fenouls !

Parpaillols,
Parpaillolos,

Faribols,
Faribolos
Passabon al prép d'el, é n'abion pas pietat !

Més dessus la rouméc ount poundio sa mitat,
Elo entendéc sa bouts; doublidéc sa souffrenço,
Bouléc bite al prep d'el, malgré soun incounstenço,
—Oh ! qu'in malhorous sort ! que t'es dounc arribat ?
Parpaillol, moun amic, qui t'a deschalatat ?
O tu qu'eros tant bél, tas coulous tant poulidos !
En te besen passa, rosos é margaridos
Pallission daban tu, més n'aoujos pas chagrin :
Baï, t'aymaré toutjoun, é se toun cor enfin
Bol tourna debéts yeou, te juri sur moun amo
De counserba per tu moun amourouso flamo.
— Daïsso-me, l'y diguéc le parpaillol countrit,
Meriti de mouri, car, quand éri poulit,
Al prep d'aoutros courioy pel trabéts de la prado
Sans remarqua tous plours : tu paouro abandounado,

M'atendios neït et joun, sans jamaï te fatcha;
Eïssugabos tous éls quand me besios tourna :
Abios le cor fendut, é paressios countento,
E yeou, coumo un perdut, troumpabi toun attento,
Car te disioy souben : cambiaré, b'a beïras ;
Un cop qu'éri partit nou m'en soubenioï pas;
Té, daïsso-me mouri ! més sa parpaillouleto
Nou le delaïsséc pas; toutjoun prép d'el souleto
L'entouréc de sous souéns é tant l'amistouséc,
Que l'y randéc l'espouér é le rebiscouléc,
Reprenguéc la santat, tournéc naïsse à la bido,
Rebejéc le soulel é la flou tant poulido :
Apéï, on le besio tout al tour del pradél
Tourna, boulateja, frescuret é pus bél,
Seguit de sa mitat é maï de sa famillo;
Semblabon à de flous que la briso escampillo :
Alabets, soulomen, counesquéc le bounhur,
E se disio souben : — Oh ! que le sort es dur
D'aquel que nou beou pas le mél de la counstenço;
Yeou le beouré toutjoun, ne gardi l'esperenço,

Ba bous proumeti pla, é ne faou le sérmen,
Qu'on nou pot estre hurous se l'on n'es pas cousten.

Atal moun parpaillol en fenin sa mouralo,
A pla d'aoutre bestial lançéc soun cop de balo,
E qui m'aoura legit, beïra, s'el a boun él,
Que le malhur souben courrijo l'infidél.

# LAS DOS CANABIÈROS,

*Fablo.*

Le loung d'uno ribiéro
Me repaousabi un joun ,
Quand uno canabiéro
Poussée un petit soun.
Dos minutos aprép entendi sa paraoulo ,
Raouquillouso à pu préts coumo la d'uno agraoulo ;

Se planguéc
E diguéc
En brandissen sas feillos ;
— Ma sor, nous fasén biéillos.
E toutjoun nostre pé, racinat dins le sol,
Nous reten prisouniéros,
Cepandan ieou bouldrio poude prene moun bol,
E sabe, pla sigur, se y a d'aoutros aouriéros.
— A peno fenissio de dire l' darnié mot,
Qu'al prép d'elo arribéc un pitchou garrabot ;
Un homme ne dessend, et quand l'aoujéc guignado,
La me coupéc sul cop per ne fa uno fusado;
Oh ! coumo elo fousquéc countento de soun sort,
Quand counesquéc perque la tirabon del bord
Ount abio pres naïssenço.
Alabets se diguéc : per ieou plus de souffrenço ;
Mountaré, brillaré maï qu'uno estelo al cél,
E qui me guignara, fourçat de cluca l'él,
Me prendra pel soulel qu'enlusentis l'espaço.
Quiti la terro enfin, é baou cambia de plaço.

Soun plus ardent espouér nou fousquéc pas troumpat;
Trop léou per soun malhur l'aoujéc realisat.
Coumo un serpen de foc se glisséc dins les aïres,
Arribéc à l'endret d'oun parten les esclaïres.
E per tout le cami qu'elo abio trabersat
Laisséc, en s'ennaïran, uno loungo clartat.
Més sa joyo fousquéc de pla courto durado;
Le salpètro fenit, nostro paouro fusado
S'atudéc,
E toumbéc,
Justomen dins le miéït de la mêmo ribiéro,
D'ount la tant bélo aourièro
Loung tems la poussedéc.
De la ribo flourido,
Sa coumpagno rabido
L'abio bisto mounta
Aouta naout qu'es nuatges
Ount naïsssen les aouratjes,
Péï la bejéc toumba :
E quand l'apercebiéc que sur l'oundo passabo,

Baloutado pel flot que d'amb'el l'entraïnabo,
Dins soun cor sentisquéc uno bibo doulou,
E demandéc al cél uno soulo fabou :
Grand Dious me tirets pas del sol ount soun nascudo,
Desiri pas brilla n'eï pas cap de besoun ;
Per abe trop boulgut, ma coumpagno es perdudo ;
D'uno talo litsou me soubendré toutjoun.

O tu que l'ambiciou coumo un pouisou deboro,
Casso-lo de toun cor, bite met-lo deforo,
Aco's le mal d'un fat :
Te daïsses pas tenta pel reng, pel l'oupulenço,
Hazardes pas jamaï ço que fa toun aïsenço
Per un moumen d'esclat.

# La Serp, la Sernaillo

## É LE PASTRE.

Fablo.

— Bers le mieït de l'estiou, quand fa pla calimas,
Uno sérp, en glissan al pé d'uno muraillo,
Bejéc uno sernaillo :
— Adiou, ça l'y diguéc, ma besino, que fas ?
Cércos de mouscaillous ou te calfos le nas ?
— Té, preni le soulel et me cassi la proyo ;
Mordi tout douçomen à ço que dious m'enboyo.

É tu, que dises de noubel?
Aquesto maïtinado
Nou sera pas passado
Sans qu'un petit aousel
Per tu nou bire l'él.

— Ah! ça diguéc la sérp d'un aïre bounifaço,
M'arribo qualque cop que, sans cambia de plaço,
Les attiri bés ieou, me plagni pas d'el tems,
Car me fournis pla prou per m'aguza las dens!
— En fenin de parla, la sérp sul cop se biro;
Un pitchou pastourél éro soun punt de miro :
Sernaillo, ça diguéc, fugiscan d'apraïci;
Gaïti qualqu'un là-bas que n'es pas boun besi.
— Calo-te, l'y respound la paouro sernailleto,
L'home n'es pas mechant, es bou coumo l'aïgueto.
— A toun aïse labets, résto s'aco's toun plan,
Ieou m'en baou, é sul cop partisquéc en floulan.
Nostro prudento sérp nou l'abio pas troumpado :
Le pastourél benguéc, péï quand l'aoujéc guignado,
D'un aïre decidat,

Pla bis-à-bis le cap y lanço sa serpeto;
Y galopo sul cop, més n'y abio que la coueto
Qu'aoujesso damourat.

Uno mesado aprép, la sernaillo blassado
A coustat de soun traouc pregno la souleillado.
Sa besino la sérp benguéc la bisita :
— E be, ça l'y diguéc, aouéi coussi t'en ba ?
Souffrisses, pel sigur, mais aco's pla ta faouto.
S'abios faït coumo ieou, nou serios pas malaouto.
Escouto moun counsel, car partis d'un boun cor ;
Le te boli douna coumo s'éros ma sor :
Nou te fises jamaï à figuro estrangéro,
Aban d'aïma qualqu'un estudio-le, ma chéro,
Aoutromen debés tu gardo toun amistat ;
Qui nou fa pas atal, risquo d'estre troumpat.

# LA MAYRE É LA FILLO.

## FABLO.

Al retour d'el printens, quand l'ammeillé flourít
S'enplandis à nostre él, tout parat de garlandos,
Uno fillo disio : que mas penos soun grandos,
Quant besi deflouca moun albre tant poulit ;

Sa tant bélo paruro
Diourio toutjoun resta;
Beoutat de la naturo,
Coussi le pos quitta?

La maïre l'entendéc et l'y diguéc : ma fillo,
Aquel albre es pla bél, tu dises la bertat;
Escouto cepandant; se damoro floucat
De sa candou que brillo,
D'amméllos n'aoura pas;
Reflechis et beiras
(Car te sera facille)
Que bal baï, pla souben,
Laïssa l'agradomen
É prefera l'utille.

# A UN MAYNATCHE QUE COUMENÇO LA BIDO.

Counsels é tristos pençados.

Qu'aïmi d'un maïnatjou la bloundo chebeluro,
Sous graciouses ditous, soun sourîre d'angél !
Nostre-Seigne a plaçat sur sa douço figuro
Un rayoun de soulel que nous embesco l'él.

Qu'es poulit alabets quand sa roso bouqueto
Començo à begaya sa pregario al Seignur !
Prego moun éfantet ; Oh ! prego, paouro angeto,
Le boun Dious t'entendra, car toun cor es tant pur.

Prégo-le pla surtout que sa bountat te doune
Le poude d'ebita le countact des mechants ;
Que les fasco cambia, et péï que les perdoune :
Prégo pel malhurous ; sous plours soun dechirans !

Tant que seras pitchou, nou beïras que flouretos ;
Tout te semblara dous ; tout te paretra bél :
Aouras un soulel d'or, et de claros, aïguetos,
La néït beyras toutjoun las estelos al cél.

Grandiscos pas jamaï se bos pas que le bici
Bengo t'empouïsouna de soun buffal impur.
Cado joun, moun amic, aouras un desaïci,
Se te besen hurous, te souhaitaran malhur !

Les hommes, efantet, soun uno tristo raço ;
Se n'es qualq'un de bou, le noumbre es léou countat ;
Dins paouc, de la bertut s'effaçara la traço,
Car fugis les mechants, et n'y a de tout coustat.

Troubaras trop souben de gens à l'amo soumbro,
Le rire dessus pots, é dins lour cor, le fél ;
Te diran : taïmi pla ; cepandant dedins l'oumbro
Se poden te perdran, oh te perdran, agnél !

Me creses pas, paourot ? toun amo es trop candido
Per pensa qu'en tout loc on trobo le pouïsou :
Mes aou beïras pus tard, se coumo ieou ta bido.
Randurado d'ourtits passo dins la doulou !

E quand te sentiras debourat de souffrenço
Aouras besoun labets d'un bricou d'amistat
Aquel sur qui souben foundaras l'esperenço,
Se le bos esprouba, beyras que ta troumpat.

Quand l'espouér es perdut, on detésto la bido;
Dins aquelis mouments on se souben de Dious,
Oh que l'homme es ingrat ! s'es hurous le doublido,
Et nou tourno bérs el que dins las afflictious.

Aïmo-le toutjoun pla ; haïs l'ingratitudo ;
Nou troumpes pas jamaï ; bal maï estre troumpat :
Se trobos un amic, que ta soullicitudo
L'y probe à tout moumen que se t'aïmo es aïmat.

Adiou, paoure pitchou ; baï, tourno dins la prado,
Baï-t'en cuilli de flous, seguis le parpaillol ;
Laïsso pla lén de tu touto tristo pençado,
Le temps bendra trop léou ount beïras tout en dol !!!

## A MOUSSU CATALA,

*Sur soun libre intitulat:*

**Amour et doulenr.**

Un bél joun de printens qu'enluzis la campagno,
Des poulits aouzelets le cant meloudious,
Un rayoun de soulel que daouro la mountagno
Quand l'aouratge es passat é que le tems ben dous;

Prumié poutou panat sur la roso bouqueto
D'aquelo qu'aluquéc nostres prumiés amours;
Un panet embouyat dins la fredo crambeto
Ount gemis le malhur sans espouér de secours.

Un calme inatendut penden l'orro souffrenço,
Un regard d'amistat de qui bous ten al cor,
Le retour d'un amic, l'esclaïre d'esperenço
Al prouscrit delaïssat, al paouret un tresor;

Aquelos emoutious an passat dins moun amo,
M'an caressat le cor tout cop que t'éï legit :
M'a semblat alabets que ta dibino flamo
En se glissan dins ieou m'alucabo l'esprit :

Tas pençados de foc pel mél entournejados
Coussi nous disen pla tous plasés, tas doulous !
Tous accords fan raja de douços larmejados
Que nous fan esprouba de milliés de douçous.

Bouldrioï pla te canta, se ma lyro moundino
Poudio randré de souns dignes de ta naoutou ;
Ma muso, qualque cop, es jouyouso, badino,
Més en te celebran, un mot bol uno flou.

Eï boulgut ensaja, més eï sentit de suito
Que nou troubarioï pas quicoumet de prou dous ;
Me cal dounc inclina daban ta *Sulamito*,
Daban *Jérusalém* é tous *dus Angelous*.

# Réponse de M. Catala

## A M. LUCIEN MENGAUD.

Ami, tu m'as donné des émotions chères,
Et ta louange au front a fait monter le feu ;
Oh ! parle-moi souvent la langue de mes pères,
Mais laisse à leur niveau quelques vers éphémères,
Chant de douleur, offerts à Dieu.

Car, depuis que sais la fin de toutes choses,
A l'ange de ces vers ma larme a dit adieu;
Avant de voir tomber feuille à feuille mes roses,
J'ai voulu m'abriter contre des jours moroses
Dans les bras que me tendait Dieu,

Et je ne chante plus : les pleurs et la prière
Suffisent à mon jour et remplissent mon vœu :
J'apperçois sans regret, en me tournant derrière,
quelques feuillets épars de mon œuvre en poussière
Que disperse le vent de Dieu.

Mais toi, qui ne sais pas que le flot se courrouce,
Toi qui vois l'horizon toujours pur, toujours bleu,
Poète dont la voix est si simple et si douce,
Comme l'oiseau du ciel qui n'a qu'un lit de mousse
Matin et soir chante pour Dieu !

L. CATALA.

Revel, le 10 janvier 1841.

# A LUCIEN MENGAUD.

C'est à toi que je les adresse

Ces vers enfants de mes loisirs,

A toi dont les écrits charmeront mes plaisirs

Dans le jargon chéri qui berça ma jeunesse.....

Si tu pouvais lire en mon cœur,

Si tu mettais à nu les pensers de mon âme

Tu te dirais : du désir qui l'enflamme
Que ne peut-on comprendre la hauteur !
Du pauvre nauffragé battu par la tempête
On conduirait la barque au port.
Là, la douce espérance abriterait sa tête
En le vengeant du coup du sort.....
Lucien, j'ai besoin pour recréer ma vie
De croire encore à l'amitié ;
J'ai grand besoin de me voir allié
Au banquet fraternel où sa voix me convie.....
Si tu savais, ami, tout ce que j'ai souffert !
Dans ma longue infortune,
Où j'ai souvent rêvé de la fosse commune,
Nul regard amical à moi ne s'est offert.
En répudiant l'existence,
Souvent j'ai mesuré dans le champ du silence
L'étroit espace où tour-à-tour
Nous devons tous dormir un jour.
J'aurais à sourire à l'ouvrage

Du pâle fossoyeur aux sens glacés par l'âge ;
Dans la sébile où trempait son pain noir
J'humectais mes lèvres fièvreuses,
Et là.... l'âme veuve d'espoir,
Je pressais dans mes mains ses mains cadavéreuses
Qui, par leur contact glacial,
Semblaient me dire : « Ici l'homme à l'homme est égal;
« Ici l'égalité commence :
« Champ de repos, de larmes et de deuil,
« Ici finit un fantôme d'orgueil,
« Ici sont engloutis rang, titres, nom, puissance!
« Ici le mendiant au roi donne la main;
« La mansarde au palais s'unit par une tombe,
« Ici j'offre à celui qui succombe
« Une couche où la mort entasse son butin..... »
Mon cerveau bruissait, et j'allaitais mon âme
De ces pensers de deuil qui brisent l'avenir...
J'ai dû la vie au souvenir;
Je me suis rappelé qu'un enfant, qu'une femme

A mon destin peut-être allaient s'unir,
Et j'ai vécu!... je me suis dit : Sois homme;
D'un front haut, libre et fier supporte le malheur;
Sur cette terre, le bonheur
N'est pour tout mortel qu'un fantôme
Qui brille d'un éclat trompeur....
Aime-moi donc comme je t'aime,
Rends-moi fier de t'avoir connu;
Pour toi je mets mon cœur à nu,
Que pour moi le tien soit de même.
Adieu.... j'attends de toi souvenir d'amitié...
Souris à ma chétive offrande,
Qu'importe!... que ton cœur m'entende,
Et le mien sera fier du nœud qui l'a lié !!!

A. MARIE.

11 Décembre 1880

A

# A. Marie.

Le maïtis, quand la mar l'y pares pla tranquillo,
Le pescaïre mountat dins sa barquo doucillo
Glisso sur l'Océan;
A peno sa cansou fa respoumpi les aïres,
Que le cél s'entrumis et d'al mieït des esclaïres
Sourtis un ouragan.

Le paoure malhuroux es baloutat per l'oundo;
Més nou se trouplo pas, sus la plano prigoundo,
Ramo debés le bord,
Ebito les ecuils é ten cop à l'aouratche;
Le soulel repares, l'y mostro soun bisatche,
É le rameno al port!

Atal tu te cal fa; sasis-te de la ramo,
Lutto ambe l'ouragan quand jéto foc et flamo,
Car sios boun marinié;
Faï glissa toun esquif, sans crenta la tempesto;
De couratche l'amic!... é seras fort de resto
Per bincre le dangé.

Doublides pas jamaï Lebras ni maï Lescousso (1),
Coumo dus aouselous quitton lour niou de mousso
Per ana s'ennaïra.
Poudion mounta pla naout !!! més aprép dos boulados
(Car apeno s'abion las alos desplegados),
Se daïsséron toumba !

(1) Deux jeunes gens de la plus belle espérance, qui s'asphixièrent le 17 avril 1832. On trouva sur une table ces vers écrits de la main d'Escousse :

Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé;
Comme un fantôme solitaire
Inaperçu, j'aurai passé.
Adieu palmes immortelles,
Vrai songe d'une âme de feu;
L'air manquait, j'ai fermé les ailes,
Adieu !

Més tu qu'as milo cops boultigeat dins l'espace,
Tas alos an poussat.... qu'aquelo humou te passe
Me parles pas de dol!
Me bengos pas counta, car nou te creïrioï gaïre,
Qu'en boulen t'ennaouta n'as pas troubat prou d'aïre
Per soustene toun bol.

Anen, canto l'amic! car ta boux es sonoro;
Canto la libertat que nostre cor adoro
Flagello le mechant;
Escrazo le flatur, clabélo l'impousturo;
Quand seran al poutéou, mostro-nous lour figuro
Per que les counescan.

Jéto lour le berin que recélo ta plumo;
Quand bos, à l'home impur tu fas randre l'escumo,
Tant le tenes sarrat.
Que ta griffo de fér en tout endret l'arrape,
Ten-le pla crampounat, é que jamaï n'escape
Tant qu'òura pas cambiat.

Més canto la bertut, se per hazard la trobos;
Faï couneïsse à cadun toutos las bounos obros,
Banto la caritat.
Banto la caritat que, coumo Dious, n'es qu'uno,
Faï-nous bese l'emploï qu'on fa de la fourtuno,
Quand on n'es esclaïrat!

Quand pos fa tant de be, semblos perdre couratche.
Oh creï moun amistat! relébo toun bisatche
Bérs la bouto d'el cél!
Faï respoumpi ta boux pleno de pouesio,
Faï-lo esclata per tout coumo la d'el messio
Chél pople d'Israél!!!

## *A Madóumaysélo R....,*

**SUR LA PERTO DE SOUN AOUSÉL.**

**Perque te chagrina, qu'as dounc bélo pitchouno,**
**Quin es aquel mechant que te fa tan ploura?**
**Eïssugo tous eillous, é béni jouts la touno**
**Me counta tas doulous, soun prést à t'escouta.**

— Ah ! de me counsoula perdrets touto esperenço,
Quand yeou bous aouréï dit ço que m'es arribat.
Couneïssiats l'aouselou qu'abio ma counfienço,
Ébe, de bél maïtis, aoéuï s'es emboulat.
Yeou que l'aïmabi tant ! el soul fasio ma joyo,
Car mettioï moun bounhur à le pla caressa;
Jamaï, d'aquel malhur que le boun Dious m'emboyo,
Nou poïréï me gari, res nou l'adoucira.

— Acos le bél aousél qne hiér te bequetabo,
Qu'aouéï s'es emboulat sur l'alo del maïti !
Oh, l'ingrat ! le cruél, que tant boulatejabo
De ta ma sur toun se, que me fasio pati!
Car yeou n'éri coubes d'uno talo lissenço,
Que me randio jalous à me fa dessequa.
Le regrétes pas tant, n'abio pas de coustenço,

Cal pas plagne l'ingrat qu'a pouscut te quitta.
S'es enfugit beléou per ana jouts l'oumbratge,
Cerqua qualquo mitat per poude s'accoupla.
Alors le blames pas, car ignoros, maïnatge,
Le plaze qu'on ressent à poude s'aparia.
Quin bounhur es per el, aro que se beï libre,
De poude s'espluma pel trabéts le gazou :
De fa l'amour aouéï, baï! nou sera pas pigre;
Aïmara sa mitat, é pla q'uaoura rasou.
Quin charme diou gousta pendent qu'es sur l'herbeto
Ou dins un bél pradél tout emaillat de flous,
Sur un albre beléou canto soun amoureto
Ambe la libertat que diou le randre hurous.
Ensi le plangos pas, imito-le, ma bélo,
Aïmo tant soulomen qui te sera fidèl,
É se tu bos cessa de m'estre tant cruélo,
Moun amour baldra maï que toun boulatge aousél!

# L'HYBER,

## Fragment.

Quand le brumous janbié nous porto la tourrado,
Que les caillaous luzens à forço de jalado,
Fan cregne en leguenan de s'esclafa le nas
Dessus qualque biél tést ou sur un tros de glas,
Eolo le joufflut ten sas gaoutos gounflados

É buffo trop souben sas fredos halenanos :
Res nou pot ebita sous redoutats buffals
Que fan peta's garrics é craca les oustals.
Les paoures aouselets arrucats pes bartasses,
Soun grupidis de fret, pelferidis é lasses,
Myégis mortis de fam et de poou d'el falcou,
Nou fan pas que pioula dins aquelo sasou ;
Les rious soun croustillats, la terro es sans berduro,
Le fredeluc hybér esclafo la naturo;
Tout es triste labets, tout se bestis de dol,
La glacialo néou cubris d'un grand lançol
Les camps, les graïts, les prats, las gléisos, las chaoumiéros,
Le soulel n'a pas maï que de pallos clariéros;
Dins sa feblo bigou nou pot res escalfa,
On dirio qu'aquel astre es prést à s'atuda,
Ou que n'ayant pas maï qu'uno calou buféco,
Le grand calel d'el cél semblo manqua de méco.

# LETTRE

## ADRESSÉE A MON AMI FOURÈS,

EN RÉPONSE

*à une épitre en vers patois qu'il m'avait envoyée.*

J'ai reçu ton aimable épître, mon ami; il me serait impossible de te dire le plaisir qu'elle m'a fait éprouver; il ne m'appartient pas non plus d'en faire l'éloge: je dois te dire seulement que ton attachement pour moi t'a fait exagérer mon peu de mérite; malheureuse-

ment, c'est souvent à l'indulgence de nos amis que nous devons la trop bonne opinion que nons avons de nous-mêmes.

Ne crains pas que l'absence puisse jamais altérer l'amitié que j'ai pour toi; je n'oublierai jamais les jours heüreux de notre enfance; oh! combien ces souvenirs me sont agréables, même dans leurs plus petits détails.

Dibes te soubeni qu'estant tout pichounet,
Me fasquéros un joun un pla poulit masset :
L'ai toutjoun counserbat, le pourios beze encaro ;
Me fa toutjoun plaze, é t'assiguri qu'aro
Regréti fort souben un pitchou garrabot
Que fasquéros un joun ambe toun coutelot.

Mais éros tant adret, res nou te resistabo,
Fasios ço que bouillios, é tout me demourabo.

Tu sais très-bien que tu me faisais volontiers le sacrifice de tous tes petits chefs-d'œuvre. Et le caveau de votre campagne d'Ambres, te rapelles-tu combien de fois nous en avons démonté la serrure ?

Durbissian del cabot la rouillouso sarraillo ;
Pregnian d'aquel plaçat al pé de la muraillo,
Car ero le millou :
Le bouchoun, en partin, coumo un canou petabo,
Ero seguit del bi que sul cop s'azoundabo,
tant abio de bigou.

Et nos promenades au bois d'Endume ?

Oh ! quin poulit endret que le bousquet d'endumo ;
Le maïtis al printens quant tout coubert de brumo,
L'aousél noubél nascut bresillo sul branquet,
Ou be dins le baloun tan bél, tan frescuret,
Ount l'on enten raja la fountaino poulido,
A l'aïgo de cristal, transparanto et limpido :
Sur sous bords encantats on cregno de troubla
La nympho de l'endret benin s'y miraïlla.

Tu peux croire, mon ami, que ces lieux ont laissé dans mon cœur de bien doux souvenirs; j'y pense avec bonheur comme à cette

amitié que je t'ai vouée et que rien ne peut altérer.

Enfin t'aymi toutjoun ; moun cor et ma pensado ,
Soun estacats à tu coumo flous à la prado.

Adiou...

## ÉPIGRAMO.

Uno damo en capél, d'equiboco tournuro,
Parado d'un grand schal, moustrabo sa paruro.
Tout en se passejan bejéc quatre pioutous ;
Soun cor se bouleguéc, et lour cridéc : *picous !*
Oï, diguéc un griset, escouto aquelo damo
Coussi crido les piots ; en les besen se pamo.
— Pardi, respound l'amic, beses-pas, trufandié,
Que se souben toutjoun de soun prumié mestié !

# Adious à moun Libre.

**Adiou, moun fil, adiou, coummenço ta carriéro;**
**Beléou trop jouenot ieou te laïssi parti,**
**Més que bos? sios l'aïnat, et coumo sios boun fraïre,**
**De mous aoutres goujats me diras l'abeni.**

Se te fan boun accuil, aouré grando esperenço,
Ello me bressara coummo un anjo del cél;
Attendré douçomen quand aouré l'assurenço
Que pertout mous efans soun bistis d'un boun él;

Té pla recoumandat; atal fa tout boun payre;
Résto, ço que t'éi faït, me fascos pas menti.
Se trobos d'indulgents, nou t'en flates pas gayre,
Pourios paga le souér la glorio del maïti.

Aban de te quitta nou podi me defendre
De te douna un counsel dount me soun rappelat;
Escouto-le, moun fil, de suito ba t'apprendre
A te pla coundesi quand tu m'aouras quitat.

Un joun te troubaras mesclat à d'aoutres libres,
Fiéris d'ambe rasou de lours célébres noums;
Alabets résto mut, car nou serion pas pigres
De te lança de traits qué t'anirion à founds.

Ieou souffririoï per tu le résto de ma bido :
Alprép d'aques moussus calo-te, se te plaï;
Se te parlon, respound d'uno faïssou candido;
En agissen atal t'en plandras pas jamaï.

Aoutromen, moun amic, n'aurios pas de durado,
T'arribario l'malhur que cregnen tous paréls;
Te le baouc espliqua.... més sa soulo pensado
Me fa naïsse deja las legrémos as éls.

Y a certénis marchands que benden de candélos,
De pebre, de saourets; oh! las mechantos gens;
N'an pas cap de piétat, é lours mas trop cruellos
Esquisson d'ambe's dits coumo s'éron de dents.

Un libre rebutat toumbo dins la boutigo
D'aques ogres brutals : al miéit des cournichous,
Sur un sale countouér ount tout bous afastigo,
Le fan, hélas, serbi de cournets, de sacous.

Un malhur aouta grand desoulario toun payre :
Per que t'arribe pas, tacho d'interessa ;
Apéï dins qualque temps t'embouyarĕï un frayre,
Le t'eï déja proumes é le pos anounça.

# TABLE DES MATIÈRES.